

Sir Williams rangea son cheval à côté de la pouliche d'Hermine.

Le chevalier de Lacy chevaucha auprès de M. de Beaupréau.

Le piqueur et les valets coupèrent les chiens, chargèrent le sanglier sur un mulet qui suivait la chasse, et prirent le chemin du Manoir.

Ce fut une course charmante à travers les bois que celle que firent le baronnet et la jeune fille galoppant côte à côte. L'âme désolée d'Hermine semblait faire silence en ce moment, elle écoutait la voix douce et mélancolique de sir Williams, qui lui parlait avec enthousiasme de la verte Erin, sa nébuleuse patrie, cette terre des martyrs qui marchent le front haut sous la persécution et tourment parfois leurs regards vers la France. Le baronnet disait son horreur de l'Angleterre et de la vie anglaise, l'ennui de sa vie errante, le rêve qu'il avait fait de se fixer en France, d'y chercher une compagne digne de lui et qui sait le comprendre.

Hermine l'écoutait rêveuse, et songeait à Fernand.

A Fernand à jamais perdu.

Et cependant elle l'écoutait.

L'homme qui s'exprime avec tristesse sur son isolement, et semble regretter un bonheur rêvé et irréalisable, inspirera toujours une vive sympathie à une femme, surtout s'il est jeune et beau comme l'était sir Williams.

Et puis, cet homme possédait si bien tous les charmes, toutes les rouries, toutes les ruses infernales de la séduction; il savait si bien faire vibrer, par un seul mot, la corde muette du cœur des femmes!

Certes, le vicomte Andrea ne s'était point vanté, le jour où, déguisé en don Juan de Marana, il avait mesuré Paris du regard en disant :

— Don Juan n'est pas mort... c'est moi.

Quand ils arrivèrent aux Genêts, Hermine était toute rêveuse, et madame de Beaupréau, qui attendait avec anxiété le retour de son enfant, crut lire sur son visage que sir Williams ne lui était déjà plus indifférent.

Et la pauvre mère tressaillit de joie, et elle enveloppa le baronnet d'un regard ardent de reconnaissance et qui semblait dire :

— Oh! sauvez, sauvez mon enfant!

En même temps, la vieille baronne de Kermadec donnait sa main à baiser à sir Williams, le mettait à table à côté d'elle et lui disait tout bas :

— Enfin, vous voilà raisonnable et non plus fou comme hier.

— Madame... balbutia-t-il, en feignant un grand embarras.

— Ohnt! elle vous aimera...

Le baronnet hochait tristement la tête.

— Fiez-vous-en à moi, dit-elle; je suis de bon conseil... je vous prends sous ma protection, et, vertueuse!

Vertueuse était un innocent juron par lequel la douairière avait coutume de traduire ses résolutions les plus irrévocables.

— Décidément, pensait le baronnet, j'ai pour moi la tante, le père et la mère, si la fille ne m'aime pas sous huit jours, c'est que je serai un niais, indigne de jamais pousser une dot de douze millions!

XLVII

CONFIDENCES

Nous sommes obligés, grâce à la multiplicité de nos personnages et à l'étendue du drame dont nous sommes l'historien, de changer de place souvent et d'abandonner un moment quelques-uns de nos héros pour retourner à ceux que nous avions délaissés momentanément.

Nous avons laissé Jeanne s'éveillant dans le petit castel de Bougival, promenant autour d'elle un regard étonné, cherchant à s'expliquer sa présence en ce lieu inconnu, et découvrant enfin, sur le guéridon placé au milieu de la chambre, cette lettre écrite par sir Williams, non signée comme celle de la veille, et

dans laquelle mademoiselle de Balder avait cru reconnaître l'esprit et la main d'Armand de Kergaz, lettre bizarre, étango, où aucun fait n'était articulé sans être enveloppé de réflexions sans nombre, où regaait, de la première à la dernière ligne, un ton mystérieux qui devait avoir fatalement une certaine influence sur une imagination de jeune fille.

Le mystère est l'agent le plus actif de l'amour.

Certes, il semble qu'un soupçon aurait dû venir à l'esprit de mademoiselle de Balder, qu'elle aurait pu penser qu'un autre que M. de Kergaz était le *deus ex machina* de cet étrange drame où elle avait le premier rôle.

Mais Jeanne aimait Armand, et pour ceux qui aiment, tout événement paraît avoir pour cause ou pour point de départ l'objet aimé. Ensuite, si excentrique, si bizarre que fût sa conduite, comment n'aurait-elle pas cru que l'auteur de ces deux lettres et M. de Kergaz ne faisaient qu'un, alors que, la veille, elle avait entendu ce dernier chuchoter avec Bastien et prononcer les mots de "mauvaise affaire," faisant ainsi allusion au duel du lendemain.

Tout cela semblait si naturel, que Jeanne ne douta point un seul instant, et se contenta de laisser son esprit s'abandonner aux plus bizarres conjectures, sans pour cela soupçonner la non-identité d'Armand et de celui qui lui écrivait. Ensuite, à la pensée de sa discrétion à elle dépendait peut-être la vie d'Armand, elle se promit de ne point chercher à sonder tous ces mystères, et elle se contenta d'examiner attentivement le lieu où elle se trouvait. Nous l'avons dit, rien de plus coquet, de plus élégamment joli que cette chambre à coucher qu'une fée semblait avoir meublée et décorée pour l'habiter elle-même. Ce n'était peut-être pas, dans son ensemble, assez sévère pour une duchesse de l'austère faubourg Saint-Germain; ce n'était pas non plus la demeure de l'une de ces folles créatures du monde galant, que l'or de la finance va chercher dans les coulisses des théâtres de vaudeville pour leur construire des palais.

On aurait dit le boudoir d'une de ces femmes que le talent a fait indépendantes en leur donnant le cœur et les hautes aspirations de l'homme, et qui veulent rester femmes dans leur vie privée.

Jeanne, la pauvre fille d'un officier sans fortune, n'avait jamais rêvé de semblables coquetteries, et elle demeura éblouie. Et puis, comme tout cela venait de l'homme aimé, de celui dont elle porterait le nom, elle éprouva une joie d'enfant et sentit son cœur battre de reconnaissance de l'amour; et puis encore, elle voulut voir jusqu'où s'étendaient ses domaines, c'est-à-dire cette maison qui appartenait déjà à la future comtesse de Kergaz.

Elle ouvrit la première porte qu'elle vit devant elle, et se trouva dans un grand salon dont les murs étaient tendus d'une magnifique tapisserie des Gobelins. Un guéridon placé au milieu supportait des albums, des gravures, un journal de mode, une gazette de femmes. En face de la cheminée était un piano.

Jeanne traversa le salon, dont les portes étaient ouvertes, et se trouva dans un petit vestibule dallé en marbre, aux murs peints à fresques, encombré de caisses de fleurs exotiques et d'arbustes rares.

Dans ce vestibule, couché sur une banquette, un grand laquais chamarré qui dormait s'éveilla au bruit des pas de jeune fille, et, se levant, se tint respectueusement devant elle en disant :

— Mademoiselle désire-t-elle sa femme de chambre?

Et, sans attendre de réponse, le valet appela :

— Mariette! Mariette!

Une jolie soubrette, comme on n'en voit plus guère qu'à la Comédie française, accourut et salua la jeune fille.

Puis, derrière la soubrette, arrivèrent successivement une femme de charge entre deux âges et un groom, c'était là le domestique mis aux ordres de Jeanne.

— Si mademoiselle veut me suivre dans son cabinet de toi-